

STUTTGART VOUS PARLE !



Paul Ferdonnet, surnommé
« le traître de Stuttgart »

***Les discours de Paul Ferdonnet
diffusés vers la France
à partir de la radio allemande
en 1939-1940***

~~Prix : 6 Euros~~

Diffus

Ref : B37

~~Prix : 5 €~~

Visitez notre site : www.phdnm.org

Contact : sansconcession@gmx.fr

Diffusion : Urbain Cairat

C.P. 1528

CH-1820 MONTREUX

Catalo

Ou co

Réimpression des éditoriaux
prononcés sur Radio Stuttgart
du 15 septembre 1939
au 25 février 1940

**Quand Radio Stuttgart
parlait aux Français**

Avant propos
de Vincent Reynouard

"Le nationalisme, c'est la haine, c'est la guerre. Rappelez-vous Hitler". Ce slogan fait partie de l'argumentaire mondialiste. Pourtant, il est un *fait* que, jusqu'au bout, et même après le 3 septembre 1939, le Führer a lancé des appels à la raison et pour la paix.

De nos jours, peu se souviennent qu'à partir du mois de septembre 1939, l'Allemagne a programmé, à partir de Stuttgart, des émissions radiophoniques en français. Loin de se répandre en insultes grossières contre la France et en appels à la guerre (Hitler n'est-il pas aujourd'hui décrit comme un belliciste acharné et comme un ennemi mortel de la France ?), l'orateur tentait d'expliquer pourquoi une guerre franco-allemande serait une pure folie. Ces éditoriaux sont d'autant plus importants que, excepté le premier, ils ont été prononcés alors que l'Allemagne, vainqueur sur tous les fronts, était au sommet de sa puissance.

Par conséquent, ces appels à la raison et pour la paix ne pouvaient être dictés par la peur de l'avenir.

Certains m'objecteront qu'il s'agissait, pour le Führer, d'endormir les Français avec des paroles trompeuses. Je leur répondrai qu'il n'est pires sceptiques que les gens qui, aujourd'hui, croient aveuglément tous les bobards concernant les prétendues chambres à gaz homicides hitlériennes et le prétendu Holocauste. N'importe quel témoignage de n'importe quel petit Juif est recueilli pieusement, comme une vérité révélée, mais les nombreux discours d'un chef d'Etat sont écartés d'un revers de la main...

Hitler voulait la paix avec la France et l'Angleterre. De très nombreux faits viennent le prouver, du discours du 6 octobre 1939 à la folle équipée de Rudolf Hess, en mai 1941. Les éditoriaux prononcés sur Radio Stuttgart constituent un document pour l'Histoire. Certes, l'orateur a pu se tromper sur certains points (notamment à propos de la Russie soviétique et de l'issue finale de la guerre), mais ses propos, prononcés d'accord avec les autorités qui l'employaient, ne sont pas ceux issus d'un pays qui veut mener une guerre d'extermination

15 9. 1939

Le prix du sang.

Auditeurs français,

Lorsque vous avez lu sur les murs de chaque commune de France l'appel de la mobilisation, vous n'avez pas hésité à faire votre devoir. Vous êtes rentrés dans votre demeure, vous avez embrassé les vôtres et vous avez rejoint votre dépôt. Au fond de votre cœur et de votre conscience, vous vous disiez: « C'est pour la France! » — Eh bien, ce n'était pas vrai!

Lorsque vous avez été acheminés vers les lignes de l'Est, lorsque vous avez connu les longues heures de guet sous la pluie, lorsque vous avez obéi à vos chefs et poussé des reconnaissances sous le feu de l'ennemi, vous disiez encore: « C'est pour la France! » Eh bien ce n'était pas vrai!

Lorsque la guerre, la vraie, sera déclenchée, lorsque les rafales d'obus coucheront les hommes à terre comme on fauche les blés, les blessés se diront les uns aux autres pour s'encourager: « C'est pour la France! » Eh bien, une fois de plus, ce ne sera pas vrai!

Vous n'avez pas été mobilisés pour la France, les vôtres n'ont pas été évacués pour la France, les journaux ne vous racontent pas des mensonges pour la France, car la France n'a jamais été attaquée par l'Allemagne qui a toujours répété depuis des années

et qui redit encore inlassablement, malgré l'ouverture des hostilités, qu'elle n'a rien à réclamer à la France, rien que sa tolérance et peut-être, un jour, son amitié.

Non, si vous souffrez de l'éloignement et des incommodités de toutes sortes, si vous demeurez sans nouvelles, si vous risquez la mort et les blessures, si vos villes sont exposées à la destruction totale, si les ruines économiques s'accumulent, si l'état social de demain devient incertain, si vous courez tous ces risques, ce n'est pas pour la France; c'est pour la ploutocratie, pour les spéculateurs internationaux de la Cité de Londres, c'est pour que de nouveaux milliardaires puissent étaler leur insolence et leur luxe pendant que vous mangerez votre boule de pain et que vous chercherez vos poux.

C'est une pénible vérité, difficile à admettre comme la plupart des réalités qui sont contraires aux affirmations payées et bien payées, de votre presse; mais cependant terriblement réelle.

Je n'avance rien sans preuve.

Beaucoup parmi vous n'ont ni le temps ni l'habitude de lire les comptes rendus des bourses étrangères. C'est regrettable, car ils y trouveraient des constatations des plus intéressantes. Que ceux qui le peuvent, fassent désormais le nécessaire pour se tenir au courant des marchés internationaux et ils comprendront combien nous avons raison d'attirer leur attention sur l'accumulation monstrueuse des profits que la déclaration de la guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne a occasionnée en leur faveur. Il est également recommandable de surveiller les bourses de New York, d'Amsterdam et de Londres. A Paris les

valeurs, dites de guerre, sont en hausse, mais l'absence de liquidités et les impôts ont réduit les profits.

Savez vous combien dans les premiers dix jours de la guerre, les banquiers, ceux qui comptent sur la révision de la loi de neutralité pour vendre aux belligérants du matériel de guerre, ont gagné par la hausse des valeurs intéressées? Tenez vous bien. Le chiffre est d'une belle grandeur: six milliards de dollars, au cours actuel, environ 240 milliards de francs français, puisque la monnaie française vient de perdre encore 15 % au début de la guerre.

Ces beaux profits ont d'ailleurs couru des risques. La campagne de Pologne n'a pas duré assez longtemps, l'intervention de la Russie et surtout l'offensive si raisonnable de paix proposée par Hitler, n'ont pas été sans faire craindre aux profiteurs des malheurs publics une terminaison trop rapide de la guerre et des profits. Aussi quelle profusion d'ordres de la finance internationale à la presse anglaise et française pour qu'elles repoussent avec mépris cette paix infame! Songez donc, il y avait des gens qui osaient dire que les hommes étaient faits pour autre chose que pour crever sous les obus, il y avait des individus, sans doute des pauvres, pour demander que les peuples s'entendent et qu'un peu de compréhension mutuelle vienne siéger aux délibérations des grands chefs! Des fous, des fous dangereux!

Heureusement, les beaux jours sont revenus et l'abominable danger de la paix est éloigné pour le moment. Les 240 milliards sont sains et saufs.

Et tandis que, la guerre finie, vous peinez sur un sol appauvri, que vous réparerez vos ruines, que

vous élèverez de nouveau dans chaque village un monument aux morts, les spéculateurs, calés au fond de leurs fauteuils, les pieds sur la table, un gros cigare à la bouche, souriront ironiquement et, regardant du côté de l'Europe ruinée, ils murmureront: « Tas d'idiots! » — C'est la seule expression de reconnaissance que vous recevrez pour les avoir enrichis.

30 9. 1939

Appel à Daladier.

Monsieur Daladier, c'est à vous que je m'adresse aujourd'hui par-dessus les lignes qui nous séparent encore. Je n'agis pas ainsi parce que vous êtes grand parmi les plus grands, de la grandeur d'un chef suprême entre les mains duquel réside le pouvoir de donner ou de détruire la vie. En vous adressant mes paroles, je ne m'incline pas devant la puissance de celui qui commande à la guerre et qui commanderait, s'il le voulait, à la paix. Non, si je vous dis ces quelques mots, c'est parce que je vous considère comme l'homme le plus malheureux de France, comme l'âme la plus tourmentée, comme l'esprit le plus torturé, comme l'enfant le plus infortuné du sol français.

Etalez devant vous la photo prise, il y a quelques jours, en Angleterre, à l'occasion de la réunion du conseil franco-britannique et reproduite le 27 septembre par un journal du soir. Etalez-la bien et re-

gardez-vous! Non seulement nous, mais les générations futures contempleront votre visage et celui des Français qui vous accompagnaient et ces générations comprendront ce qu'Edouard Daladier a souffert, a enduré d'angoisses et d'épouvantes, avant de se résoudre à ordonner le grand massacre, afin de complaire à la volonté satanique d'une camarilla qui va enfin recueillir les fruits de ses campagnes éhontées de fausses nouvelles, d'informations malveillantes et de mensonges délibérés.

Comme je vous comprends et comme vous comprendront tous ceux qui auront contemplé l'aspect bouleversant de votre face de martyr moral! Combien peut souffrir un être qui sait la vérité et qui doit proclamer l'erreur, un homme qui a jugé le caractère douteux d'une cause et qui doit en affirmer l'équité et la raison, un homme qui voudrait hurler un aveu et qui doit étouffer de toutes parts les moindres velléités du vrai, combien un tel homme peut accumuler en lui-même de tristesses et de regrets, il suffit pour en juger de regarder le pli désabusé de votre bouche et de fixer vos yeux qui voudraient se fermer et ne plus voir, vos yeux qui regrettent de vivre!

Et près de vous, participant à vos affres, les autres, les Corbin, les Gamelin, qui savent et ne peuvent rien dire, quelle dignité dans leur maintien, quelle émotion contenue dans leur attitude douloureuse. Ce sont aussi de bons, de grands Français; mais, pas plus que vous, ils ne sont parvenus à se dégager de l'engrenage dans lequel la France a été entraînée par l'Angleterre, engrenage qui la broie, qui fait crier sa chair, couler sa sève rouge.

Et l'Autre, regardez l'Autre! Voyez le seul être à forme humaine, qui, au sein de vous tous déjà revêtus en votre cœur et en vos personnes du deuil de la patrie, arbore un sourire de satisfaction, d'une satisfaction discrète et de bonne compagnie, de la satisfaction d'un gentleman qui a rallié à ses décisions les membres d'un conseil d'administration; regardez Chamberlain! Il a sa guerre, il l'a! Il a enfin pu donner satisfaction à la Cité, à Churchill, à tous les financiers charognards, qui, dans leurs bureaux, enregistreront leurs bénéfices. Son sourire serait plus épanoui encore s'il était parvenu à vous persuader, vous, Monsieur Daladier, et vous, général Gamelin, d'envoyer plus vite et plus nombreux les soldats français à l'assaut. Comme il regrette que vous ayez tenu bon sur un point: pas d'attaque à fond avant que les Anglais soient en nombre suffisant pour partager le sort des Français. Vous voulez verser du sang, Messieurs les Anglais? Bien, mais alors moitié, moitié!

Monsieur Daladier, comment pouvez-vous repousser du pied toute considération de paix, alors que vous savez, de toute évidence, que l'Allemagne n'est pas aux abois, comme vous permettez qu'on le fasse croire à la masse du peuple français. Vous n'ignorez pas que ses stocks ne sont pas seulement des stocks d'obus. Vous vous rendez parfaitement compte que vous êtes loin d'être certain de la victoire et que la seule réalité sur laquelle vous puissiez tabler, au cours d'une longue guerre, est la détresse pour tous les Français. Comment pouvez-vous parler du rétablissement de la Pologne, dans les conditions actuelles? Le

professeur d'histoire que vous avez été ne se souvient-il pas que ce n'est pas la première fois que l'Angleterre et la France promettent de soutenir la Pologne et la laissent ensuite démembrer. Souvenez-vous de 1831! Ne savez-vous pas qu'il n'existe pas au monde de volontés humaines capables de remonter les grands courants de l'histoire et que la sagesse des gouvernants consiste à composer avec eux? Mais si, toutes ces choses, vous les savez et bien d'autres encore. — Alors que devons-nous penser? Que l'idéologie partisane qui fut votre compagne au seuil de votre carrière est encore tellement vivace qu'elle s'en prend à une forme de gouvernement totalitaire et la veuille détruire, comme l'affirment les Anglais? Si une telle intolérance est au fond de votre pensée, il reste bien peu d'espoir d'éviter la ruine et la catastrophe finale.

Et pourtant, Monsieur Daladier, pendant quelques jours encore, vous avez le pouvoir merveilleux de rendre au monde occidental le goût de vivre. Qu'allez-vous faire? Ne dites pas que cette paix dépend seulement d'Adolf Hitler, car vous savez que ce n'est pas vrai et que le Führer n'a aucune raison politique de menacer la France, au contraire. Depuis des années, la paix n'a jamais dépendu que de la cité de Londres qui vous a obligé à décréter la guerre, le jour où elle a pensé que la préparation de la France était devenue suffisante pour pouvoir rejeter l'Allemagne hors de sa route. Qu'importe à Londres de sacrifier un jour la Pologne et le lendemain la France. L'Angleterre nous considère tous comme des peuples inférieurs qui doivent s'incliner devant sa volonté!

Monsieur Daladier, ne sentez-vous pas que la force, la vraie, la grande, c'est celle qui construit, qui édifie des civilisations et non celle qui veut les détruire. Assez, assez de sang versé, alors que le sol de la patrie n'a même pas été menacé. Il y a plus de beauté à proclamer la paix qu'à déchaîner le carnage.

Je n'entendrai pas votre réponse. Cependant, je connais votre sentiment véritable sur toutes ces redoutables questions, car votre expression sur cette terrible photo l'a révélé à tous ceux qui savent voir. En votre âme et conscience, vous savez que ces paroles sont justes, vous savez qu'il faut arrêter la tuerie qui commence, non pour sauver les Allemands, mais pour sauver les Français de la terrible inconnue de demain.

Que votre courage soit à la hauteur de votre souffrance et les hommes béniront votre nom!

30 10. 1939

Au sujet des services de renseignements.

Nous a-t-on assez rabaché pendant des années que l'Intelligence Service (appellation pleine de modestie qui désigne le service des renseignements anglais) savait tout, s'insinuait partout, voyait tout et pouvait tout! Les histoires les plus mirifiques concernant ses exploits s'épalaient dans tous les journaux. Du Cap Horn au fond de la Sibérie, l'Intelli-

gence Service invisible, mais présent, présidait aux destins du monde et veillait sur les coffres-forts britanniques.

Eh bien, comme beaucoup d'autres réputations, celle de l'Intelligence Service était quelque peu surfaite, car, de deux choses l'une, ou bien l'Angleterre était mal renseignée, ce qui l'a portée à commettre un nombre considérable de sottises depuis le mois de mars, ou bien, étant bien renseignée, elle a refusé d'écouter ceux qui faisaient parvenir des avis réels et a délibérément lancé le monde dans une aventure sans précédent.

Jusqu'à preuve du contraire, nous estimons que l'Intelligence Service n'a pas été à la hauteur de sa tâche.

Nous rappellerons seulement pour mémoire les illusions de Chamberlain, auquel ses renseignements faisaient croire que Staline n'attendait qu'une occasion pour déclarer la guerre à l'Allemagne. Le 23 août le Premier britannique reçut certainement un des chocs les plus violents de sa vie, lorsqu'il constata qu'en réalité les chefs de l'Allemagne et de la Russie avaient, grâce à lui, trouvé une bonne raison de s'entendre pour le mutuel profit de leurs peuples.

Une des plus belles peuves de la parfaite méconnaissance des réalités allemandes nous a été donné dans les premiers jours de la guerre, lorsque les pilotes aériens britanniques ont déversé sur l'Allemagne des tonnes de petits pamphlets destinés, dans la naïve opinion de leurs auteurs, à amener la révolution en Allemagne. On avait fait croire au gou-

vernement anglais que le peuple allemand était fatigué du National-Socialisme et n'attendait qu'une occasion pour descendre dans la rue. Nous devons donc admettre que la situation en Allemagne était méconnue à un point tel que ni les diplomates, ni les services de renseignements, n'avaient pris en considération l'œuvre accomplie socialement en faveur du peuple, la confiance que les jeunes ont en leurs chefs, la foi qu'ils éprouvent à l'égard de la force de leur race et de la grandeur de leur Reich, cette unité de pensées, de volontés, d'actions qui est une des caractéristiques de l'Allemagne nationale-socialiste. Il avait suffi que quelques vieilles gens, grognons et incompréhensifs, élevassent de temps à autre des protestations contre les temps nouveaux, pour que ces récriminations sans portée fussent assimilées à un mécontentement des masses populaires et poussassent Chamberlain à la guerre!

D'autres renseignements, également erronés ou même inventés de toutes pièces, représentaient l'armée allemande comme manquant d'officiers en nombre suffisant pour entraîner et encadrer les recrues.

Mais le comble de l'erreur, c'était l'annonce de la disette des vivres qui devait jeter l'Allemagne à genoux en quelques jours. Rien ne lui était comparable, que le manque de pétrole. Qu'importaient la nombre et la force des avions allemands, que valaient les divisions motorisées, puisque bientôt, dans quelques semaines, les moteurs allaient s'arrêter faute d'essence!

Quant au gouvernement national-socialiste, il n'était composé que de gens se disputant à longueur de journée; le Führer était à couteaux tirés avec les chefs de la Reichswehr et l'annonce seule de la déclaration britannique de guerre allait voir tous ces ministres disparaître comme un vol de moineaux!

Je n'exagère rien. Sur des bases aussi puérilement inexactes on a, en Angleterre et en France, édifié la possibilité de la guerre. De telles absurdités ont été répétées par tous les journaux aux braves gens de France, qui ne demandaient qu'à les croire puisque, en cas de difficultés, il vaut mieux que l'ennemi soit intérieurement affaibli. Sans ces mensonges, sans ces incompréhensions, sans ces camouflages de la vérité, les peuples occidentaux n'eussent pas permis à leurs gouvernements de les entraîner dans une aventure dont la fin peut être très tragique pour ceux qui se sont trop vantés à ses débuts.

Pour quelques renseignements, peut-être volontairement erronés, voici l'humanité en proie à de terribles convulsions, et la voix du chef qui veut encore la paix a été couverte de ridicule, par ceux-là mêmes dont l'ignorance est une des causes du mal et qui continuent à enchaîner les uns aux autres de nouvelles erreurs.

5. 11. 1939

Pas de blocus, ni de siège.

Français qui m'écoutez, savez-vous quel est, en ce moment si grave de nos vies, le sujet qui peut causer le plus d'étonnement à ceux qui ont toujours considéré que nous étions un peuple profondément intelligent et capable, plus qu'aucun autre, de raisonner froidement et de peser les faits à leur juste valeur?

Eh bien, c'est de voir avec quelle incroyable facilité, avec quelle apparente délectation dans l'absurde, vous admettez sans contrôle, sans discussion, des affirmations, toujours les mêmes, alors qu'elles sont de toute évidence contraires au plus élémentaire bon sens. C'est ainsi que vous allez répétant, sur la foi de la presse, que l'Allemagne est bloquée, et que l'Angleterre et la France n'ont qu'à poursuivre leur siège pour récolter la victoire.

Hélas pour la France, l'Allemagne n'est nullement assiégée!

Et d'abord qu'est ce qu'un siège?

Un siège est un acte de guerre, par suite duquel une ville, un fort, ou tout autre lieu, est entouré d'ennemis au point de ne plus communiquer avec les régions avoisinantes, et de ne pouvoir que très difficilement, ou pas du tout, recevoir de l'aide de l'extérieur. Un lieu assiégé ne peut vivre que sur ses ressources, jusqu'à ce que leur épuisement amène sa reddition.

Est-ce le cas de l'Allemagne? D'aucune manière.

Faisons une comparaison qui nous aidera à comprendre exactement la situation. Imaginons, pour un moment, qu'une armée quelconque soit parvenue jusqu'à Paris et ait attaqué la capitale entre la porte de Champerret et la Porte Maillot, tout le reste du pourtour de Paris restant libre, toutes les autres portes permettant au trafic normal de s'effectuer. Direz-vous que Paris est bloqué? Direz-vous que Paris est assiégé? Non, n'est-ce pas! Vous direz, à juste titre, que Paris est attaqué sur une faible portion de sa périphérie. Alors si, dans de telles conditions, vous n'admettez pas qu'on parle d'un siège de Paris, pourquoi répétez-vous sans cesse ce mot quand il s'agit de l'Allemagne? Toutes proportions gardées, ce que je viens de dire de Paris s'applique à l'Allemagne. Nous attaquons le Reich le long de notre commune frontière, sur un espace qui n'est pas proportionnellement plus grand que la distance qui sépare la Porte Maillot de la Porte de Champerret. Les 300 kilomètres sur lesquels s'étendent les lignes Maginot et Siegfried sont, à peu près, la onzième partie des frontières actuelles du Reich. Tout le reste de ses frontières est libre de toute attaque: bien mieux, il demeure ouvert à des ravitaillements qui ne feront que croître en importance. Est-ce là un siège? Est-ce là un blocus? Non, évidemment. Alors pourquoi se gargariser avec des mots qui n'ont pas de sens ou, tout au moins, qui ne s'appliquent pas à la situation? Parce que, en parlant de l'Allemagne, vous avez peur de la vérité, parce que la haine que certaine presse a distillée goutte à goutte, a fini par obscurcir votre entendement et parce que le peuple le plus intelligent en est venu à penser

qu'en dénigrant la situation de son adversaire il en viendra plus facilement à bout!

Croyez-moi, les conditions d'existence du Reich ne sont pas du tout celles qu'on veut vous faire admettre. Oh, sans doute, tout est rationné, rien n'est laissé au désordre, le gaspillage est impossible, mais une vie suffisante est réservée à chaque citoyen, une vie qui ira en s'améliorant et qui peut sans inconvénient durer des années. Je vais vous donner à ce sujet quelques explications.

Vous devez bien vous rendre compte que les dirigeants du Reich, qui ont préparé l'Allemagne à toute éventualité, n'ont pas négligé la question primordiale des vivres alors qu'ils avaient encore présentes à la mémoire les difficultés cruelles qui les avaient confrontés à la fin de la dernière guerre. En fait, les provisions emmagasinées sont suffisantes pour beaucoup plus d'une année, et cette période est calculée en admettant, hypothèse absurde évidemment, que durant ce laps de temps le Reich ne recevrait rien de son sol ou de l'étranger. Or le ravitaillement de l'étranger, en dépit de la presse française et de ses contre-vérités, est déjà considérable et ne fera qu'augmenter. En dehors du commerce presque normal que l'Allemagne continuera à entretenir avec les neutres, nous devons considérer les deux grandes sources d'approvisionnements que ses actes politiques lui ont ménagées: la Russie et les Balkans.

On vous a dit à maintes reprises que l'aide matérielle que la Russie pouvait fournir était de peu d'importance et je vous ai fait remarquer que, si vraiment elle était sans valeur, les bassesses de notre

diplomatie aux pieds de Moscou ne s'expliquaient pas. En réalité l'aide des Soviets est de première importance pour un pays comme l'Allemagne, car ses techniciens sont capables d'intensifier énormément la production de ce réservoir inépuisable de ressources agricoles et minérales. Cela prendra quelque temps; moins que vous ne l'imaginez certainement.

En ce qui concerne les Balkans, des contrats issus de traités de commerce, garantissent au Reich toutes les livraisons en pétrole, céréales et autres produits dont il a besoin. L'influence anglo-française qui s'efforce de détourner les peuples des Balkans de leurs obligations contractuelles envers l'Allemagne, doit tenir compte désormais de ce que les Russes sont à portée.

Les ressources du Reich sont destinées à croître dans une proportion considérable, en dépit des erreurs que l'on cherche à vous faire admettre, sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Dans ces conditions, voulez-vous réfléchir un moment et vous demander ce que le blocus anglais peut bien faire contre l'Allemagne. Au lieu de recevoir certains produits par l'océan Atlantique, elle les verra venir à elle par sa frontière de l'Est. Dites-moi, franchement, croyez-vous que le Reich soit assiégé? Le seul siège qui existe en ce moment c'est celui que les journaux français essaient d'entreprendre autour de vos intelligences, dans l'espoir de vous faire admettre tous les bobards et toutes les bourdes et de vous acculer à renoncer à l'exercice sacré de votre jugement personnel.

A propos de la Russie.

L'ignorance dans laquelle on prétend vous maintenir, auditeurs Français, en ce qui concerne la Russie, s'explique facilement. Il est fort désagréable d'avoir fait tous les efforts possibles pendant quatre mois et plus, afin de devenir son alliée contre l'Allemagne, et de s'apercevoir, soudainement, qu'elle est devenue la partenaire du pays auquel vous avez déclaré la guerre. Il y a là une blessure d'amour-propre, une situation un peu ridicule pour des hommes d'Etat qui, en France, n'ont ni l'esprit sportif, ni le sens de l'humour.

Au lieu d'admettre les choses telles qu'elles sont, les journalistes français, rendus bien sages par la censure, s'efforcent de minimiser la puissance de la Russie et l'immensité de ses ressources, dont le total est si formidable qu'une génération ne serait pas suffisante pour les mettre en valeur. Cependant, comme cet argument, basé sur le peu d'aide que l'Allemagne est, soi-disant, en droit d'attendre de la Russie, se retourne forcément contre les Anglais et les Français qui avaient (avec quelle humilité!) sollicité cette alliance russe en prétendant que son aide serait suffisante pour tenir l'Allemagne en respect, on s'efforce de vous démontrer que la Russie a trompé l'Allemagne à son tour et que cette dernière ne peut obtenir l'aide militaire qu'elle avait espérée.

Mettons toutes ces sottises au point en quelques mots.

Disons d'abord que, dans ses deux derniers discours, M. Molotov a parfaitement affirmé l'union germano-russe et déclaré que la Russie ferait tout son possible pour soutenir le Reich. Ce sont là les passages importants, dont on a eu soin de ne pas vous communiquer le texte, tellement les gouvernants français se rendent compte de votre peu d'enthousiasme pour cette guerre idiote et craignent de vous voir fléchir à la moindre connaissance de la vérité. Tâchez donc de lire un peu la presse anglaise, ou les journaux des pays neutres.

Ceci dit, examinons quels appuis l'Allemagne peut recevoir de la Russie. Ils sont évidemment de deux sortes; militaires et économiques.

Les appuis militaires ne sont en aucune manière sollicités par l'Allemagne, qui n'a appelé sous les drapeaux que la moitié de ses mobilisables et qui ne saurait que faire de troupes russes sur son sol, ou d'avions russes dans ses hangars.

Il est risible de parcourir la presse française qui prétend que Staline a refusé à Hitler une aide militaire, dont il n'a simplement pas besoin. Cependant, si jamais une nécessité de la participation des armées russes, ou des avions russes, se faisait jour, vous pouvez être bien assurés de les voir entrer en ligne, car la Russie a besoin pour se développer de l'existence d'une Allemagne forte. C'est pourquoi cette phrase d'un M. Bastid, un des cent cinquante ministres interchangeables du palais Bourbon, est si parfaitement contraire à la thèse française. Il a écrit dans l'« Ere Nouvelle »: « La puissance allemande explique seule les écarts de la Russie, parce que seule

elle les rend possibles. Le jour où l'Allemagne serait abattue, l'importance de la Russie serait fortement réduite.» On ne peut mieux expliquer que si, par un hasard imprévisible, l'Allemagne était mise en danger, la Russie lui apporterait son aide militaire, afin de se protéger, elle et ses conquêtes.

Quant à l'appui économique, vous ne vous rendrez compte que peu à peu de son rendement. Le monde entier sait que la Russie est pour ainsi dire inculte, mais qu'une organisation rationnelle doit produire des résultats incalculables, car elle possède dans son sol actuel tous les métaux, rares ou communs, et peut produire toutes les céréales. Elle peut aussi cultiver le coton et certaines plantes tropicales ou semi-tropicales. Les espaces sur lesquels elle s'étend sont immenses dans les quatre directions de la rose des vents. Vous pensez toujours à la Russie comme à un pays glacé. Vous devez prendre au contraire en considération qu'elle descend jusqu'en dessous du Turkestan et touche aux Indes. Tous les développements, à part quelques rares exceptions, lui sont promis. Enfin, elle a des mines d'or dont le rendement peut être multiplié. Il n'y a pas d'Empire qui soit à ce point privilégié, car il forme un bloc, tandis que d'autres puissances doivent s'en remettre à la traversée de l'Océan pour recevoir les produits de leurs colonies. Une fois les routes mises en état et les chemins de fer convenablement exploités, elle peut transporter toutes les denrées qu'elle produit à l'une quelconque de ses frontières sans quitter l'Union Soviétique, laquelle est pratiquement à l'abri des projets d'attaque anglo-français.

Ce sont cette immense supériorité et ce privilège de la Russie, réservoir inépuisable de tout ce dont l'Allemagne peut avoir besoin, qui font entrer en crise de rage vos gouvernants, les pousse à nier l'évidence et les induit en mensonges constants pour que vous ne vous rendiez compte, que le plus tard possible, du fait que vous avez déclaré la guerre à une nation appuyée par une force imbattable comme la nature même.

20 11. 1939

Si, il y a une limite la ruine !

Un leitmotiv revient sans cesse dans la presse française, celui de la puissance illimitée des approvisionnements que la France et l'Angleterre peuvent recevoir de l'Amérique, des Etats-Unis et du Canada en particulier. Ce ne sont que des chiffres impressionnants exprimant des montagnes de nickel, de cuivre, de denrées de toutes sortes, de vivres et surtout d'avions et de munitions que les navires des alliés vont amener dans peu de jours, en Grande-Bretagne et en France.

Il est certain que les capitalistes internationaux sont persuadés qu'ils vont faire, avec le pauvre vieux continent où nous sommes, des affaires fantastiques. On vous a cité l'autre jour le nombre de milliards que vous avez mis dans la poche des gros banquiers, rien qu'en endossant l'uniforme et en refusant toute offre de paix, ce danger abominable ! J'es-

père que vous vous souvenez du chiffre que représentent les gains de la bourse mondiale: 240 milliards de francs! Ne l'oubliez jamais! Quand la guerre sera finie, vous n'aurez qu'à diviser ce chiffre de milliards par le chiffre des morts français pour savoir combien chaque cadavre a rapporté à ceux qui en profitent.

Mais je veux vous parler aujourd'hui plus particulièrement du ravitaillement que vous pouvez recevoir, partout où vos navires seront capables de passer, ce qui, vous le savez, n'est pas sans risques. Vos journaux ont parlé de 6.000 avions, de milliards d'obus, que sais-je encore? Et devant ce tableau vertigineux que représente à vos yeux le monde entier accourant à votre secours, vous vous sentez gonflés d'orgueil et d'assurance. « Rien ne pourra nous vaincre, dites-vous, rien ne pourra arrêter la croissance sans limites de notre potentiel de guerre. S'il faut doubler les commandes de guerre, nous les doublerons, s'il faut les décupler nous les décuplerons. Le monde est avec nous, toutes les usines travaillent pour nous, nous sommes les bénis du monde. Tout est à nous, rien n'arrêtera la croissance formidable de nos forces, rien ! »

Eh, si, mes bons amis, quelque chose vous arrêtera un jour, plus tôt que vous ne pensez. Un spectre rode autour de vous, que vous ne connaissez pas encore, mais qui viendra s'asseoir à votre table en un jour d'épouvante et de regrets tardifs; ce spectre, c'est celui de la ruine.

Vous oubliez dans tous vos calculs, dans toutes vos prévisions que ce n'est pas par amour désintéressé que les fabricants de munitions, d'armes, d'avions et

les détenteurs de métaux de toutes sortes vont vous livrer leurs stocks. Ce qu'ils veulent, ce qu'ils ambitionnent, derrière toutes les bonnes paroles dont vous vous réjouissez, c'est votre argent.

Tant que vous en aurez, tant que vous pourrez envoyer des lingots de l'autre côté de l'eau, vous verrez partir vers vos ports des bateaux chargés de tout ce que peut produire l'industrie moderne. Un certain nombre n'arriveront jamais, mais cependant nous sommes d'accord que quelques-uns d'entre eux déverseront sur vos quais le contenu de leurs cales.

Seulement un jour viendra, comme l'a prédit un des hommes qui jugent le plus froidement la situation actuelle, le docteur Collijn, un jour viendra où même le plus riche empire du monde sera ruiné, et ce jour-là, vous n'aurez pas gagné la guerre; au contraire, vous aurez perdu la stabilité de vos foyers, l'assurance de votre vieillesse et vous apprendrez trop tard que ce que l'on a aimé en vous, c'était l'or dont vous avez encore quelques tonnes à perdre.

30 11. 1939

Au sujet de «Mein Kampf».

Français qui m'écoutez, beaucoup d'entre vous se sont souvent demandés pourquoi une ère de réelle collaboration ne s'était pas ouverte entre la France et l'Allemagne, au lieu de laisser des malentendus grossir démesurément et aboutir à ce que nous voyons main-

tenant, à cet absurde conflit militaire et économique dont la solution pratique n'apparaît pas encore.

Quand vous avez cherché des éclaircissements et que vous avez adressé des questions à des gens soi-disant informés, ces derniers, au lieu de vous expliquer que l'Angleterre se sentant économiquement perdue, avait joué le tout pour le tout sur un coup de dés de désespoir et avait entraîné la France dans son sillage, se sont contentés de vous dire d'un air pédant: « Avez vous lu « Mein Kampf »? Ne savez vous pas que dans ce livre fatidique, Hitler a juré la perte de la France? Si nous ne détruisons pas le National-Socialisme, c'est lui qui nous anéantira! »

Devant cet argument massue, vous êtes rentrés dans votre coquille, mais au fond de votre esprit vous sentiez qu'une explication aussi simpliste était peut-être trop facile. D'autre part, beaucoup d'entre vous savent que « Mein Kampf » a été écrit il y a 15 ans, lorsque les Français avaient envahi la Ruhr, alors que d'aimables sentiments à votre égard eussent été pour le moins extraordinaires chez des Allemands. Vous aimez trop la logique pour ne pas vous rendre compte que « Mein Kampf », étant une œuvre humaine, a ses côtés humains par lesquels est entré en ses pages un écho du sentiment populaire antifrançais qui prévalait en 1924 lors de l'invasion de la Ruhr.

Faire de phrases écrites sous l'empire de la rancune, — rancune assez légitime comme vous le reconnaissez certainement —, vouloir faire de ces phrases la base du destin immuable de deux grands peuples l'un vis-à-vis de l'autre, c'est-à-dire conclure que le premier, l'Allemagne, voudra toujours détruire le second, la

France, qui sera toujours menacée, présente l'immense défaut de transposer dans l'indéfini du temps les contre-coups de circonstances essentiellement momentanées.

Nous allons faire de notre mieux pour vous exposer les idées véritables du Führer en ce qui concerne ses principes fondamentaux et ses projets de politique extérieure, tels qu'ils ressortent de « Mein Kampf ». Nous ne pourrons qu'effleurer les grandes lignes, mais vous pourrez cependant vous faire une opinion raisonnée.

Plusieurs buts, en majorité réalisés aujourd'hui, étaient les fondements intangibles du programme.

Le premier concerne l'unité physique de l'Allemagne. Nous entendons par là la réunion au bloc germanique de tous les territoires occupés par des hommes de sang allemand. Dans une recherche d'apaisement politique, il a été renoncé au Tirol et à l'Alsace.

Le second vise à établir l'unité morale de l'Allemagne. Il faut comprendre par ces mots que les éléments hétérogènes dangereux, tels que les juifs, devaient être rejetés hors de la communauté de la race allemande.

Un autre but concernait toutes les clauses du traité de Versailles, dont l'anéantissement était nécessaire pour assurer l'intégrité des frontières allemandes.

Le quatrième but du Führer supprimait les écumeurs de l'épargne, les spéculateurs éhontés, par l'action immorale desquels les guerres sont préparées. La destruction de la haute finance, dont les bénéfices ne sont pas les résultats du travail, devait être aussi réalisée.

Enfin venaient l'amélioration du niveau de vie des masses ouvrières et la réconciliation des classes par la suppression des distinctions sociales et des préjugés qui avaient causé la rancune et la mésentente. Des réformes intéressant le droit civil et criminel, ainsi que la mise au pas d'un clergé trop enclin à politiquer, s'ajoutaient encore au programme.

Le Führer n'a jamais admis et n'admettra jamais de compromis en ce qui concerne la réalisation de ces points principaux car ils intéressent directement l'honneur et la prospérité de la race germanique.

Ce qui peut varier et ce que les circonstances ont nécessairement modifié, ce sont les moyens dont le chancelier du Reich s'est servi pour atteindre ses buts. Vous comprenez certainement que les indications données dans « Mein Kampf » sur la manière de procéder n'ont jamais été impératives pour l'esprit du Führer réaliste et opportuniste comme tous ceux qui ont le génie de la politique. Un exemple facile vous fera saisir notre pensée. A Paris, pour vous rendre de l'Opéra à l'Etoile, vous pouvez emprunter 4 ou 5 itinéraires différents. Les rues que vous suivez n'ont d'importance que parce qu'elles vous mènent, avez des détours plus ou moins longs, à la place de l'Etoile. Votre but c'est l'Etoile. Ce qui importe c'est d'y arriver. Cette comparaison fait saisir assez exactement le sens réel de « Mein Kampf ». S'étant fixé un programme, le Führer avait indiqué les moyens qui lui semblaient les plus rationnels pour son accomplissement, mais sans en exclure d'autres, pourvu que le but fixé fût atteint. « Mein Kampf » est

en réalité l'exposé d'un certain nombre de réformes de base, réformes intangibles, et de la manière de les imposer, le tout écrit sous l'empire des événements de l'après-guerre immédiate.

En 1923 et en 1924, l'Angleterre était loin d'être la très chère alliée de la France. Les charmants attendrissements que soulève en ce moment en France le spectacle reconfortant des Tommies mangeant leur confiture et buvant du bon vin, étaient alors remplacés par des grincements de dents et l'on insultait à Paris les touristes anglais. L'Angleterre avait, en effet, décidé que la mainmise de la France sur la Ruhr était contraire à ses intérêts. Le Quai d'Orsay, à cette époque, maudissait Whitehall. Est-il étonnant que, dans ces conditions, Adolf Hitler ait pensé à se rapprocher de l'Angleterre afin de se protéger contre une France qui se conduisait en ennemie n° 1 ?

Mais les temps changent. La France, à condition qu'elle reconnaisse l'unité et le droit à la vie des Allemands, a cessé d'être un danger. Une entente de tolérance idéologique et de coopération commerciale est tout ce que l'Allemagne désire de la France, désormais. Par contre, l'Angleterre a depuis des années machiné, ourdi, comploté contre le Reich, coupable d'un redressement trop rapide dû à son unité, à son esprit de travail, à ses nouvelles méthodes commerciales du troc et du circuit fermé, adoptés d'ailleurs par l'Italie et d'autres Etats pauvres. Ces méthodes avaient le grave défaut de rendre indépendants de la Cité les peuples qui les avaient adoptées.

De là sont venues les modifications des plans primitifs de « Mein Kampf » que vous avez pu con-

stater. L'Angleterre est en ce moment, et à juste titre, l'ennemi n° 1. La France se débat dans une position difficile par suite de la pression que l'Angleterre exerce sur elle et l'Allemagne le comprend si bien qu'elle ne veut même pas répondre aux attaques françaises. Tout ceci saute aux yeux des hommes de bonne foi.

Comment pourriez-vous ne pas admettre le changement d'orientation de la politique allemande vis-à-vis de la France, quand vous constatez que le chancelier Hitler, saisissant, en un éclair de génie, le nœud de la situation au mois d'août 1939, a conclu avec la Russie des accords intimes qui se développeront dans les mois et les années à venir. Si en quelques jours, devant l'évidence des menaces et des pièges que l'Angleterre lui tendait, le Reich s'est réconcilié avec Moscou, il faut admettre qu'il n'existe pas d'idées préconçues dans la mentalité du Führer et qu'il dirige la politique allemande au mieux des éventualités.

Que ces quelques explications vous fassent saisir ce qu'il y a d'immuable dans « Mein Kampf » et ce qu'il s'y trouve de momentané, c'est tout ce que nous espérons aujourd'hui.

10. 12. 1939

La France doit retrouver son âme.

Dans un livre paru l'an dernier, un écrivain français bien connu constate ironiquement qu'en

France, les « trois couleurs » sur la porte d'un magasin indiquent d'ordinaire un magasin juif. Le drapeau tricolore couvrant, bien plus, recommandant aux bons patriotes français le commerce juif, voilà bien un fait si naturel et si quotidien qu'il n'y a même plus lieu de s'en étonner. Mais ne faut-il pas voir là une grave menace pour le pays français, surtout si l'on sait que les statistiques officielles donnent trois millions d'étrangers et qu'un Français sur sept n'est pas d'origine française? Ces chiffres, qui ne manquent pas d'être durs pour tout cœur français nous expliquent peut-être pourquoi les Français éprouvent comme un sentiment d'insécurité en pensant à leurs voisins du Rhin.

Il semble qu'on ait peur des Allemands, non par lâcheté, — nous savons bien que les Français mourraient jusqu'au dernier plutôt que de devenir esclaves —, mais parce qu'ils les voient devenir toujours plus nombreux, parce qu'ils portent en eux un grand dynamisme, parce qu'ils sont actifs et infatigables, parce qu'ils veulent pousser toujours plus loin leurs recherches, et maintenant surtout, parce qu'ils sont en train de réussir leur grande œuvre d'unification nationale et politique. On a peur des Allemands. On en avait peur lorsqu'ils étaient à terre en 1918. On entendait dire dans le peuple en France: « Ils se relèveront; vous allez voir, dans quelques années, ils se relèveront et ils nous retomberont dessus. »

Il se peut que la France, pour des raisons qui touchent aux secrets les plus intimes de la physiologie, se trouve actuellement dans une phase de mue

dangereuse. Il se peut qu'elle soit inquiète quant à son avenir, qu'elle commence à se rendre compte que la substance vivante de chair et de sang d'une nation ne peut se reconstituer avec des éléments nés de l'écume de l'Europe entière ou avec l'aide de peuples de couleur. Il se peut qu'elle se rende compte que la notion de race, c'est-à-dire la transmission de tous les caractères ethniques de la population originaire à des éléments issus d'elle-même, pourrait peut-être bien signifier l'unique planche de salut.

Trop souvent la France ressemble à un magnifique domaine dont le propriétaire est mort sans laisser d'enfants. Je connais de ces maisons dans les Alpes. L'hôte déjà vieux est seul. La maison est grande. Le vieillard, qui vous sert à boire avec cette vieille amabilité française, et que votre visite met en gaité, vous montre alors la vaisselle et les beaux verres qui remplissent ses placards et ses armoires pleines de linge. Il a tout rapporté de Paris où il a passé vingt-cinq ans de dur labeur. Il a aussi de grands vergers bien exposés au midi, mais il n'a plus la force de les entretenir. Il est seul. Son dernier bonheur est de contempler encore, avant de mourir, les doux horizons de son pays natal. Dans un autre village, vous trouvez un riche paysan qui a trois filles dont aucune n'est mariée. Un jour, le bien se dispersera, une famille fort ancienne aura disparu, une cellule indispensable à la vie nationale se sera résorbée; et la crainte des survivants, pressentant le danger de tous ces vides grandissants, augmente encore.

Cette crainte de la France est une crainte physique. La substance de chair et de sang de la France a peur. Or, les Français doivent regarder les réalités en face. Ils se plaignent du dynamisme allemand. Ils devraient au contraire chercher à retrouver leur propre dynamisme perdu. A quoi sert de se lamenter et de dire: « Voyez, mon voisin est plus fort que moi, un jour il va me tomber dessus. » Seul un peuple en décadence peut laisser échapper de pareilles plaintes. La vie est une lutte, une concurrence, un effort continu. Désapprendre la loi de l'effort, c'est prononcer soi-même sa condamnation. M. Giraudoux l'avoue lui-même dans son livre « Pleins Pouvoirs ». Il est faux de considérer alors superficiellement les rapports de force entre Etats et de croire que la sécurité repose uniquement sur des mesures militaires. A quoi serviront toutes les mesures militaires, toutes les usines de canons et d'avions, tous les sous-marins, toutes les fortifications aux frontières, si la substance même de chair et de sang s'atrophie au sein de l'armure. L'armure finira par l'écraser.

La France aujourd'hui porte une lourde armure. Elle pourra la porter encore tant que vivront les générations actuellement sous les armes. Elle s'effondrerait dans son sang, si elle devait soutenir une lutte à mort contre l'Allemagne.

Or l'Allemagne qui aime la France d'une grande sympathie, — il faut avoir le courage de le dire sans avoir peur de faire du sentiment —, ne veut pas de cette lutte à mort. L'Allemagne aime trop la vie pour désirer la mort de la France!

Mais pour que la France puisse se rapprocher de l'Allemagne, il faut qu'elle retrouve son âme. Il y a des nations, comme l'ancienne Grèce, qui ne vivent plus que virtuellement, par leur âme, et d'autres dont l'âme continue à se manifester dans de la substance de chair et de sang. La France risque aujourd'hui de glisser sur un chemin qui la mènerait tout droit à l'état virtuel. L'Allemagne, menacée après la guerre du même destin, s'est au contraire réveillée. Son âme a crié: « Je veux vivre encore d'une vie terrestre, car j'aime la création et les amours infinies, j'accepte de prendre sur moi toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les douleurs, car j'aime le sacrifice qui m'élève. Sans me laisser arrêter par aucune défaite, je marche vers de nouvelles victoires. J'ai confiance en ma valeur et en mes destinées. Mettre fin à ma vie réelle serait attenter à la volonté divine. »

Si la France, après sa victoire, avait tenu le même langage, elle n'en serait pas là. Chaque peuple a devant lui d'immenses possibilités, s'il sait bien cultiver ses jardins. Les jardins de la France chantés par les poètes tombés au cours de la grande guerre sont beaux, mais à demi abandonnés. Il faut que la France se retrouve, afin que ces jardins s'emplissent à nouveau de cris d'enfants et qu'ayant triomphé de sa crainte, elle puisse serrer avec énergie la main que lui tend l'Allemagne depuis des années.

Le peuple français est profondément triste d'avoir à soutenir une guerre insensée que lui impose l'Angleterre. Nous lisons notamment, dans un article de la « Nation Belge » consacré à l'état des esprits en

France, ce qui suit: « Dans tous les visages, dans les quelques rares paroles et gestes, dans les mouvements et les conversations que l'on entend, on peut constater le souci d'un peuple sachant qu'il doit être économe de son sang, qu'il ne doit pas trop verser de ce sang parce qu'il s'attirerait autrement une maladie incurable. »

10. 2. 1940

Munich sans lendemain.

Le Livre Jaune s'occupe de l'accord de Munich et de son application au courant d'un deuxième chapitre. (Pages 11—20.)

L'accord de Munich, ce nom, ce titre, ont tous les droits d'être inscrits sur les tablettes de l'histoire.

A Munich, la paix fut sauvée.

L'aube d'une nouvelle époque semblait s'être levée. En dépit de toutes les machinations des juifs et des franc-maçons, malgré la presse intéressée, malgré l'agitation qui se faisait jour en France et en Angleterre, les peuples avaient triomphé. Les peuples avaient voulu la paix. Ils avaient réussi à imposer leur volonté aux gouvernements anglo-français et les avaient ainsi soustraits momentanément à l'influence de la ploutocratie belliciste.

Daladier, symbole des anciens combattants, avait été reçu avec enthousiasme par la population du Reich. Le peuple allemand avait voulu démontrer sa sympathie pour le peuple français. Et Daladier, de

retour à Paris, s'adressant aux Français qui étaient venus le saluer, avait dit cette parole inoubliable: « J'ai entendu battre le cœur du peuple allemand. »

Hélas, Daladier n'avait pas la force d'âme nécessaire pour remonter un courant et créer une époque. Faute de soutien, Munich resta sans lendemain. Le Livre Jaune nous permet de reconnaître les fautes commises. L'ambassadeur de France à Berlin, M. François-Poncet, relate dans un rapport du 4 octobre 1938 (document 16, page 17) l'état d'esprit du peuple allemand après Munich. Il écrit ce qui suit: « Manifestement soucieuse de ménager l'amour-propre de la France et de l'Angleterre, de dissiper les méfiances, d'éveiller les espoirs, la presse allemande n'a cessé d'affirmer ces jours-ci que l'accord de Munich pouvait être le point de départ de l'édification d'une Europe nouvelle, affranchie de préjugés et de haine mutuels, dominée par le respect des droits vitaux de chaque peuple et orientée vers une collaboration harmonieuse entre les nations. Les journaux du Reich ont multiplié les paroles aimables à l'adresse de la France. Ils ont tenu à répéter qu'il n'existait entre la France et l'Allemagne aucun sujet de contestation. Ils se sont plu à rendre hommage au rôle qu'avait joué M. Daladier durant la conférence de Munich. Ils ont célébré en lui l'ancien combattant avant tout soucieux d'éviter à son pays et à l'Europe les horreurs d'une nouvelle guerre. Reprenant une expression de M. Göring, ils ont écrit « qu'avec un homme comme M. Daladier il y avait moyen de faire de la politique. »

Relatant la déclaration échangée entre le Führer et le Premier britannique après la conférence de

Munich (déclaration qui a été présentée ici comme un pacte de non-agression) ils ont laissé entendre qu'à leur avis, rien ne s'opposait à ce qu'un arrangement semblable intervînt entre la France et l'Allemagne. » La condition primordiale était évidemment que la France, adoptant une politique réaliste, tirât la conclusion des événements qui venaient de bouleverser l'Europe. Donc, l'Allemagne était prête à la paix. Cependant, M. François-Poncet, que le Führer avait honoré de sa confiance, n'a rien fait pour faciliter cette paix. Pour lui, Munich n'est qu'un avertissement. M. François-Poncet considère que la conclusion des pourparlers Munichois ne peut être pour la France et l'Angleterre qu'une activité accrue de leurs armements. Tous les rapports, qu'ils viennent de Berlin, de Varsovie ou de Londres répètent d'ailleurs ce leitmotiv: armez!

Le chancelier Hitler fut naturellement déçu et ne s'en cacha pas. Malgré tout, Hitler poursuivit ses efforts dans le sens de la paix. Il invita l'ambassadeur de France à venir le voir et mit à sa disposition un de ses avions personnels.

Rien n'y fit. M. François-Poncet est déterminé à ne pas favoriser la réconciliation désirée par le Führer. Au contraire, il sème la méfiance contre l'homme qui l'a si sincèrement reçu. Il retombe à chaque instant dans les préventions ridicules de la propagande judéo-maçonique.

Les ambassadeurs de France, disciples dociles des enseignements du Quai d'Orsay, dans lequel règne toujours l'esprit de Richelieu et de Talleyrand, ont

assumé une lourde responsabilité dans les origines de la guerre actuelle.

La tradition du Quai d'Orsay n'est autre, d'après Bainville, que la guerre éternelle.

23. 2. 1940

Réponse à Giraudoux.

Un exposé de M. Giraudoux, premier ténor de la propagande française, est venu nous apprendre hier soir quelles étaient les vues gouvernementales sur l'avenir de la France.

Nous ne voudrions faire aucune peine à M. Giraudoux. Car nous trouvons très sympathiques les auteurs qui, comme lui, viennent chercher en Allemagne le sujet de leurs comédies. Cependant, nous devons reconnaître que son discours nous a produit le plus déplorable effet. Nous parlons du point de vue français, bien entendu. Les faiblesses, les fissures, les aveux qu'il révèle chez un peuple qui a voulu, malgré nous, nous déclarer la guerre, ne peuvent évidemment que nous inspirer la plus grande confiance en notre destin allemand. Après avoir écouté M. Giraudoux, nous préférons encore davantage, si possible, l'avenir qui attend le Reich à celui qui est réservé à la France.

L'exposé de M. Giraudoux se divise, grosso modo, en deux parties. La première, inspirée par les fables de croque-mitaine, cherche à faire admettre aux

Français que les plus sombres perspectives les attendent s'ils ont le malheur d'écouter le chant de la sirène de la paix, surtout si cette sirène chantait un air américain. La seconde partie brosse les grandes lignes d'un tableau de la France moderne, entendez de la France d'après-guerre (M. Giraudoux reconnaissant que la France d'aujourd'hui n'est pas moderne). Naïvement, M. Giraudoux s' imagine séduire les Français par quelques améliorations qui seront réservées aux survivants du grand drame.

Examinons ces deux parties successivement.

Pour faire du Reich un épouvantail, M. Giraudoux a repris le thème des malheurs des Polonais. Il en a tracé le plus sombre tableau et a déclaré aux Français que s'ils ne gagnaient pas une victoire écrasante, laissant l'Allemagne pantelante sur le carreau, ils devaient s'attendre à être déportés en masse par le Reich, et à se voir transformés en un troupeau d'esclaves. Peut-être le niveau intellectuel a-t-il baissé en France depuis septembre, mais nous n'imaginons pas le Français moyen susceptible d'admettre de telles billevesées. Comment les Français croiraient-ils un gouvernement qui, ayant commis les fautes les plus lourdes dans le récent passé, ne semble pas qualifié pour prévoir l'avenir?

Pourtant le désarroi des esprits est tel qu'il importe de répondre même au plus flagrantes absurdités. Rappelons donc les erreurs des Polonais, cause de leur sort actuel.

Si le Reich a conquis la Pologne à la barbe des Alliés, c'est parce que, sous la pression de l'Angleterre

et de la France, Varsovie avait rompu des pourparlers raisonnables. La Pologne avait continué à commettre des sévices contre les Allemands, avait mobilisé dès le mois d'avril contre l'Allemagne, ce dont le Livre Jaune fait foi, et créait un danger sur sa frontière de l'Est. Que cette mobilisation polonaise ait été lamentable ne diminue pas le fait que Varsovie voulait devenir agressive. Ce malheureux pays poussé par les Alliés, s'est attiré lui-même le sort qui lui est échu. Seule au monde, la propagande alliée feint de l'ignorer. Quelques mots remettront les choses au point en ce qui concerne les atrocités supposées des déportations où le Reich aurait révélé son sadisme. Les Polonais n'ont pas seulement torturé et massacré 50 000 Allemands, chiffre que le Vatican lui-même n'ose contester, mais, eux les premiers, ils ont chassé plus d'un million d'Allemands depuis le lendemain du traité de Versailles, afin de donner leurs biens à des Polonais de race polonaise et de créer aussi l'impression que des territoires, essentiellement allemands, étaient en réalité polonais. Les régions de Posen et du Corridor, entre autres, ont été le théâtre d'expulsions exécutées sans la moindre organisation, mais avec un cynisme révoltant.

Les déportations, actuellement en cours, ne sont rien d'autre que des actes de justice accomplis par le Reich et des actes de paix.

Ce sont des actes de justice, parce que des Allemands sont replacés sur les terres qu'ils n'auraient jamais dû quitter et dans une ambiance de culture et de mœurs nettement allemands.

Ce sont des actes de paix, parce que le dispersement des minorités, cette plaie de l'Europe Centrale, est une des causes inévitables de frictions et de guerre. En groupant les Allemands, le Führer n'accomplit pas seulement sa promesse de faire vivre sous la croix gammée tous les Germains, mais il réalise en même temps une œuvre de réajustement et de sécurité.

M. Giraudoux a tort de s'élever contre les transferts de populations. Ils ont été nombreux depuis la guerre de 14 et avant. Bien mieux, dans le Livre Jaune que le gouvernement français regrettera si vivement d'avoir publié, nous découvrons que l'idée en était trouvée excellente par un ami de M. Giraudoux, l'ambassadeur Coulondre.

Page 262, sous le no. 246, à la date du 26 août, M. Coulondre écrit à M. Bonnet: « M. Hitler a dit hier à mon collègue anglais qu'il était décidé à faire disparaître la faiblesse de sa frontière de l'Est du fait des minorités allogènes. Sir Neville Henderson lui a demandé s'il envisageait de procéder, comme pour le Tyrol, à un échange de populations et le Führer n'a répondu ni oui, ni non. Mon collègue anglais et moi pensons qu'il y a là une idée très intéressante qui peut permettre une reprise des conversations entre la Pologne et l'Allemagne et, peut-être, une détente entre les deux pays. »

Vouloir épouvanter les populations françaises avec des perspectives de déportation et d'esclavage, comme l'a fait M. Giraudoux, est simplement malhonnête. C'est interpréter des faits sans vouloir tenir compte des causes qui les ont produits.

Pourquoi une Allemagne victorieuse déporterait-elle des Français? Les Français ont-ils déporté des Allemands? Non, n'est-ce pas? Rien n'appelle donc un acte de justice compensatrice de la part de l'Allemagne. Par ailleurs, le simple bon sens suffit pour comprendre que l'intérêt allemand est d'avoir sur sa frontière de l'Ouest un voisin satisfait avec lequel il soit possible d'entretenir de bonnes relations.

Si M. Giraudoux a vraiment cherché, par ordre, à vous épouvanter, auditeurs français, c'est parce que vous vous rendez compte, trop évidemment, du traquenard que cette guerre ouvre sous vos pas. Il faut vous bander les yeux, vous bourrer le crâne et vous « knockouter » moralement, pour que vous deveniez les instruments complaisants et passifs du régime capitaliste.

Quant aux perspectives enchanteresses qui s'ouvrent devant la France de l'après-guerre, il importe que vous envisagiez les choses comme elles sont.

Que vous dit-on? Que, si vous êtes bien sages, bien dociles, bien braves, bien obéissants, que si vous acceptez sans révolte qu'un ou deux millions d'entre vous crèvent le ventre ouvert et la cervelle éparpillée par des obus, ceux qui survivront recevront comme récompense des améliorations d'ordre social.

Laissez-nous rire! Fallait-il donc une guerre pour que vous obteniez la retraite des vieux, les logements salubres, des assurances sociales qui ne soient pas une farce, les conventions entre patrons et salariés, l'électrification totale des campagnes et combien d'autres réformes empruntées au national-socialisme,

comme le prêt au mariage et le statut du fermier? Toutes ces réformes qui vous font l'effet d'un mirage, sont, depuis des années, appliquées dans le Reich qui leur a donné une solution aussi parfaite que peut l'être une œuvre humaine.

Toutes ces réformes, du point de vue allemand, ne représentent que la mise en action de la justice sociale. Mais pour vous, malheureux Français, on en fait une récompense promise à la condition d'accepter de mourir en tas pour sauvegarder vos maîtres. C'est le morceau de sucre promis au chien qui fait le beau. Voilà où vous en êtes, et vous critiquez les autres!

Ne comprenez-vous pas que toutes ces réformes sociales vous sont dues, que, seul, l'égoïsme capitaliste a retardé leur application? Et n'avez-vous pas appris ce que valent les promesses capitalistes, une fois passée l'heure du danger? N'êtes-vous pas écœurés qu'on vous promette comme des concessions, comme des charités, ce à quoi vous avez droit simplement parce que vous êtes hommes?

Laissez-nous rire et puis vous plaindre!

La palette de M. Giraudoux manquait de couleurs vives quand il a voulu peindre la France idyllique de demain. Il n'a pu vous décrire les beautés des futurs monuments que chaque commune élèvera à ses morts. Il a oublié qu'avec un million de paysans en moins, la campagne française deviendra tout à fait pittoresque. Quoi de plus inspirant que des champs en friche, que des fermes en ruines! Il a négligé de vous expliquer de quelle manière seront remplis les vides laissés par les morts. Il vous a promis de belles demeures. C'est

parfait; mais ce seront des demeures solitaires, des jardins sans enfants.

Et pour donner des époux à toutes les filles de France, quels sont les hommes que Giraudoux ira chercher? Il n'y a pas assez d'assassins, de repris de justice venus d'Espagne. A quelle canaille des bas fonds européens s'adressera-t-il? Il est facile de comprendre que le gouvernement français réprouve l'idée raciale et la continuation sacrée des caractères d'une race!

Il suffit.

Une fois de plus nous nous sommes efforcés de vous démontrer qu'on vous trompe, auditeurs français, et qu'on se sert de votre crédulité. Peut-être aurons-nous réussi à convaincre les plus réfléchis d'entre vous que le bonheur social est dans l'entente entre peuples et non dans de stupides luttes à mort.

25. 2. 1940

La vérité sur l'Allemagne.

Nous avons souvent entendu à la radio française de pauvres paroles émises par de pauvres esprits, mais la haute personnalité française qui vient de parler et a prétendu nous dévoiler la vérité sur l'Allemagne, dépasse la limite permise dans le simple incongru. Cette haute personnalité a d'ailleurs manifesté une dernière lueur de bon sens en demeurant anonyme.

Comment cette haute personnalité se permet-elle de déranger les paisibles dîneurs de cette fin de dimanche pour leur dire que Hitler, l'homme qui, en vingt ans, a révolutionné le monde, pêche par orgueil. Bien plus, il s' imagine que cette affirmation diminuera la personnalité du chancelier dans l'esprit des Français.

Pauvre, pauvre France, que nous vous plaignons de tout cœur si vous ne savez plus ce que c'est que l'orgueil, que l'orgueil légitime, que l'orgueil de celui, qui, à travers mille obstacles brisant mille morts, a réussi le miracle d'instaurer, en plein vingtième siècle, le règne souverain et définitivement établi de la justice sociale. Il ne lui fallait pas vaincre seulement l'apathie, la sottise, il ne lui fallait pas seulement secouer les masses amorphes et leur rendre la vie, il lui fallait vaincre l'esprit d'égoïsme de la classe possédante et la briser quand elle résistait. Il lui fallait transformer la mentalité de 60 millions d'Allemands que le traité de Versailles avait rabaissés au rang d'esclaves. Il lui fallait briser le cercle d'or de la puissance juive, il lui fallait, nouveau Messie, parcourir chaque ville, chaque bourgade, prêchant le relèvement du sentiment national et la confiance dans la vie.

Cette œuvre qu'aucun homme ne pouvait accomplir si la volonté le Dieu ne lui prêtait mainforte, Hitler l'a accompli avec l'aide merveilleusement dévouée de ses fidèles disciples. Et cette œuvre est immense dans l'espace et dans le temps. Cette œuvre n'a pas seulement rendu la confiance en eux-mêmes à ceux qui l'avaient perdue, mais elle a galvanisé la

volonté de vivre de ceux qui croyaient que la mort n'était, après tout, que la fin des souffrances.

Réorganiser la force militaire de l'Allemagne était une tâche nationale et urgente, mais ce n'était pas la plus grande. Les hommes avaient soif de foi en eux-mêmes et d'espérance. Hitler leur a ouvert cette source que les tribulations de l'Allemagne semblaient avoir à tout jamais taré. Et cette source est devenue un fleuve puissant, irrésistible, qui roule vers l'histoire de demain les flots toujours plus impétueux de la résurrection de 60 millions d'hommes.

Et vous voudriez que celui qui a accompli ce prodige n'ait pas d'orgueil; et vous voudriez qu'il rase les murs et se cache, parce que sa lumière vous aveugle! Folie ou bassesse? Crainte ou incompréhension? Hélas, je crois bien que c'est l'incompréhension qui vous guide, à force d'écouter des palinodies, des mensonges, des promesses jamais réalisées. Vous avez en France perdu le sens du vrai, du juste et du grand. C'est pourquoi vous avez déclaré cette guerre absurde et malfaisante, cette guerre des roquets contre la caravane, cette guerre qui tournera à votre confusion finale et définitive.

Et ce jour-là, Français, vous pleurerez des larmes de sang parce que vos maîtres auront méconnu cette loi primordiale du devenir des hommes: l'orgueil de l'acte accompli pour le salut de tous. Ces hommes, vos chefs n'ont cherché que leur petit et mesquin profit personnel. Ils n'ont pas su être grands, parce qu'on n'est jamais grand quand on ramasse un pourboire, et ces hommes vous ont courbés avec eux. Voilà, où vous en êtes tombés. Vous ne savez plus comprendre

la grandeur et vous avez remplacé l'orgueil par la vanité.

Vous n'avez plus la force de répéter les choses, il n'y a pas pour eux d'autres mots, les choses qui vous ont obligés, Français, à n'être plus vous-mêmes. Vous savez que ce sont de vils juifs. Mais vous les respectez pour l'or qu'ils répandent dans tous les pays du monde, quand il s'agit de défendre une mauvaise cause. Ils ont acheté votre presse, ils ont acheté les consciences. Ils ont acheté les plumes, ils ont acheté les intelligences, et cependant nous acceptons la lutte et nous les mettons au défi.

Contre les vérités morales et les achèvements sociaux du national-socialisme, faites charger les Juifs! N'ayez pas peur qu'ils reculent. Les Juifs ont le courage de toutes les calomnies et de tous les mensonges. Les Juifs constituent les troupes de choc de toutes les ignominies. Appelez au secours, pour voiler la vérité, vos Moro, vos Torrès. Sonnez le grand ralliement des franc-maçonneries internationales, faites donner la cohorte des spéculateurs pour qui le sang des hommes est une marchandise comme une autre. Amenez aussi vos amis, un traître, vous savez de qui je veux parler, soignez-le bien, gardez-le avec soin, vous ne retrouverez jamais son pareil. Il est unique dans son abjection. Serrez-le sur votre cœur et puis envoyez-le rejoindre son inséparable, l'ineffable Vermeil. A eux deux, ils forment une belle équipe. Vous pouvez les atteler à votre tombereau... de mensonges. Ils vous donneront satisfaction. Ils sont habitués aux sales besognes. Sur les ruines du capitalisme qui s'est écroulé de lui-même sous le poids

monstrueux de son propre égoïsme, Hitler a posé les fondations de l'ordre nouveau de la justice sociale, de la justice pour les masses. Il a commencé à construire la Cité de demain. Vous ne prévaudrez jamais contre les forces mêmes de la nature qui ont couvé le national-socialisme et lui ont donné son essort. Le vingtième siècle sera celui du national-socialisme, et toutes les forces ennemies viendront se briser à ses pieds comme les vagues d'une tempête sur la colonne d'un phare. Même si, comme l'a rappelé hier Adolf Hitler, le mot de Luther était vrai, même si le monde était plein de démons, leur impuissance serait un hommage de plus. Le national-socialisme est né pour le bien des hommes de bonne volonté et de ceux qui ont souffert. Rien ne l'abattra jamais! Chaque jour sa force s'affirmera, car telle est sa destinée.